



Jardin Plantes annuelles au parfum incomparable, les pois de senteur sont des plus aisés à cultiver. Nos conseils. >> 27



La planète des petites bêtes

Nature. Le cycle de la vie sur Terre dépend des insectes, pourtant en grande partie menacés. Interview de Morgane Peyrot, qui consacre un ouvrage à ces êtres minuscules et indispensables. >> 25

MAGAZINE

23
LA LIBERTÉ
MARDI 24 MAI 2022

A Nyon, Rebecca Bowring évoque les violences domestiques dans une exposition photo

Images d'une douleur silencieuse

<<JEAN-PHILIPPE BERNARD

Interview >> Au premier regard, elles sembleraient, en dépit de leur qualité formelle, presque anecdotiques. Ces photos accrochées aux murs de la galerie Focale à Nyon sont signées Rebecca Bowring, une Genevoise aux origines anglo-saxonnes formée à l'école de photographie de Vevey qui s'est ensuite perfectionnée en Arts visuels à la HEAD. Elles composent l'exposition *Knowing Thunder Gives Away What Lightning Tries To Hide* (*Sachant que le tonnerre révèle ce que la foudre essaie de cacher*). Un travail hypersensible, récompensé par le Prize 2021 et par le premier prix du Juried exhibition 2021 du Preus Museum en Norvège. L'occasion surtout pour la jeune artiste d'évoquer au travers d'images, belles et douces pour la plupart, des violences domestiques vécues lors d'une relation complexe et tourmentée.

«Là, j'ai vu que beaucoup de choses étaient dites»

Rebecca Bowring

Comment est née cette exposition?

Rebecca Bowring: Le travail est né durant le premier confinement. Tout s'était arrêté, je n'avais plus de mandats et, donc, j'avais le temps de regarder des photos prises quelques années auparavant... Là, j'ai vu que beaucoup de choses étaient dites, émotionnellement parlant, même si je n'en étais pas consciente à l'époque. Et j'ai trouvé ça très intéressant.

Aucune des photographies n'a donc été prise en vue de l'exposition que l'on peut voir actuellement à Nyon?

L'exposition s'est construite à partir d'images d'archives. Des clichés réalisés à l'époque où vivait cette relation problématique... Par contre, j'ai rephotographié ces images dans un nouvel espace domestique. J'ai commencé par les imprimer sur du papier autocollant et je les ai ensuite affichées sur les murs de la maison dans laquelle je me trouvais pendant le confinement. Parce que j'avais besoin de me rappeler. On a tellement envie d'oublier les mauvaises choses pour ne garder que les bons souvenirs. Ces images se moulaient dans l'espace domestique, comme si elles souhaitaient s'y fondre... Désormais, elles parlent d'elles-mêmes.

Pour autant, chacun pourra construire son propre récit du drame en parcourant l'exposition?



Oui et c'est ça qui est beau. Il y a une liberté à prendre, comme lorsqu'on lit une poésie. Quand on me demande ce que j'ai voulu exprimer, je précise qu'il n'y a pas une réponse, une seule vérité. Comme vous le dites, il incombe à chacun de vivre sa propre expérience. Ces photos, selon moi, montrent l'inquiétude, les angoisses qui pointent derrière certains moments de la relation, que l'on croit paisibles.

L'un de vos clichés les plus explicites est sûrement celui sur lequel on perçoit, derrière

une porte vitrée, une silhouette inquiétante...

Le souci avec les violences domestiques, c'est qu'elles viennent petit à petit, comme une tache de moisissure qui se répand de plus en plus jusqu'à remplir tout le cadre. Puisque ici nous parlons d'images...

Les photographies de paysages concernent différentes saisons. Est-ce une manière de souligner qu'une relation problématique s'inscrit dans la durée?

Oui, même si, je le rappelle, au départ, les images n'ont pas été faites dans le but d'illustrer ce

que je vivais. Ça s'est passé de manière purement inconsciente mais oui, ces images ont été prises au cours de différentes saisons. Ce n'était pas une intention. On m'a demandé si j'avais fait exprès de n'utiliser que des clichés pris de jour alors que pour ces thématiques liées aux violences, la plupart du temps, on propose plutôt quelque chose de nocturne. Là encore, je n'ai rien fait de façon consciente.

Le décalage entre l'aspect paisible de vos clichés et les dures épreuves occasionnées par une relation difficile rappelle celui de certaines chansons qui s'appuient sur des mélodies douces mais dont les paroles révèlent de terribles choses...

C'est drôle parce que l'intitulé de l'exposition provient d'une chanson de Laura Marling *Blow by Blow*. Elle figure sur son dernier album, sorti pendant que le premier confinement. Lorsque je l'ai entendue pour la première fois, j'ai compris que cette chanson disait exactement ce que j'étais en train de vivre: pour Laura aussi, tout était là, sous ses yeux, sans qu'elle s'en rende compte. Votre remarque est très juste. Ce décalage ressemble à celui des «violences». Dans mon cas, lorsqu'on me disait que ce que je vivais n'était pas normal, je répondais que c'était tout simplement de l'amour. On n'a pas d'emblée une vision globale de la situation.

Ne craignez-vous pas que certains visiteurs jugent votre démarche trop cérébrale?

Beaucoup de gens me disent qu'ils ne s'y connaissent guère en photo. De ce fait, ils croient qu'ils ne sont pas légitimes pour émettre un avis sur mon travail. A chaque fois, ma réponse est la même: ce qui m'importe c'est l'émotion que vous avez pu ressentir en voyant les images. Mon objectif est d'atteindre le plus de personnes possible à un niveau sensible.

Avec le recul, estimez-vous que ce travail a eu sur vous un effet apaisant ou peut-être même guérisseur?

Oui, je le pense... J'ai eu la sensation, après l'avoir achevé, que j'avais pris la bonne décision de partir. Je ne voulais plus vivre de cette manière-là... Aujourd'hui, ces photographies me rappellent que j'ai bien fait de partir. J'ai découvert au fil d'échanges avec les visiteurs de l'exposition qu'elles parlent à beaucoup de personnes. Si je peux offrir ça aux autres, je suis ravie. >>

> *Knowing Thunder Gives Away What Lightning Tries To Hide*. Exposition à la galerie Focale, Nyon. Jusqu'au 12 juin.

Innocentes au premier regard, les photographies de l'exposition révèlent peu à peu les angoisses éprouvées par l'artiste au fil d'une relation de couple difficile.
Rebecca Bowring.

TOUJOURS DEMANDER DE L'AIDE

Le travail de Rebecca Bowring rappelle, si besoin était, que les violences domestiques demeurent un fléau majeur. A Fribourg, selon Géraldine Morel, coordinatrice cantonale dans la lutte contre la violence au sein du couple, la police a ainsi recensé 512 cas en 2021, dont 433 ont nécessité une intervention. Sur près de la moitié de ces cas, on a noté la présence d'enfants. Notre interlocutrice précise ensuite que Solidarité femmes

Fribourg annonce avoir traité 1221 «situations» contre 919 en 2020... Notons encore, qu'afin de sensibiliser les jeunes, le Bureau de l'égalité hommes-femmes et famille de Fribourg et la police bernoise, présenteront du 22 août au 14 octobre, à l'École des métiers, l'exposition interactive *Plus fort que la violence*. Son but: montrer que la violence n'est pas une fatalité et qu'il faut demander de l'aide pour s'en sortir. JPB